

## Les conférences d'AGORA

---

Samedi 1er décembre 2007

### Raphaël ENTHOVEN : « *Camus, le non-sens et la joie.* »

[D'après les notes prises par Huguette Déchamp et Serge Tziboulsky]

---

#### Introduction

Cette conférence nous donnera l'occasion d'examiner la différence entre le *bonheur* et la *joie*. La joie est plus intéressante que le bonheur car elle assume la part de tristesse qui fait partie de nous alors que le bonheur veut résolument la combattre.

Camus pense contre lui-même. S'il est un terme qui le qualifie bien, c'est celui d'homme déchiré, déchiré entre la France et l'Algérie, c'est-à-dire pour lui entre la France et la France, entre l'Algérie, terre natale qu'il a fuie et à laquelle il est restée fidèle, et la métropole, qui ne l'a jamais vraiment admis, mais où il a marqué les temps qu'il a traversés. Camus est un penseur de la tolérance, un penseur de l'antisystème. Il accepte toutes les vérités, à commencer par celles qui lui déplaisent. Il est un homme de contradictions, il vit de ses contradictions, ce qui fait sa grandeur ; il n'est pas un homme de traditions.

Aucune tristesse, si profonde soit-elle, ne résiste à la lecture et à l'explication de Noces. Camus est le penseur du silence du monde : le monde se tait et ne nous répond pas, tel est l'absurde : demander au monde de nous dire quelque chose et se heurter à son assourdissant silence, silence auquel on accède aussi par la parole, car Camus est aussi un homme de parole : on peut transmettre ce silence, si on trouve les mots justes, - dont Camus avait le génie.

Camus est le penseur de l'absence d'espoir, car l'espoir suspend notre bonheur à quelque chose qui ne dépend pas de nous. L'absence d'espoir n'est pas une expérience du vide, mais une expérience de la plénitude. Il n'y a pas plus d'espoir dans la plénitude que dans le néant, mais la plénitude est une invitation à la joie et le néant, une invitation à l'abîme. Camus est un penseur du désespoir au sens où il est un penseur de la vie telle qu'elle est, de la générosité par surabondance et par gratuité, et non par calcul. Camus est un penseur de l'amour, de la joie.

Le texte que je vais librement commenter décrit une expérience, une aventure du corps, c'est-à-dire de la pensée car « *l'esprit est l'idée du corps* » (**Spinoza**). Toute expérience est une expérience de pensée est une expérience vitale, incarnée. Il ne s'agit pas de rabattre l'esprit sur le corps, car toute expérience est déjà une pensée. Il y a identité de l'esprit et du corps. Il ne faut sacrifier ni le corps à l'esprit, ni l'esprit au corps : toute pensée est une expérience et toute expérience est une pensée.

Alors sommes-nous tous philosophes ?

- oui, nous sommes tous philosophes, car nous nous posons la question des philosophes. La vie est le meilleur synonyme de la philosophie – de la « philoso-vie ». Il suffit pour être philosophe d'être vivant ;
- mais philosopher est aussi un métier, et un métier difficile ; il y a un vocabulaire, une épreuve, une expérience qu'il faut faire et qui exige beaucoup de travail ;
- nous sommes tous philosophes. La philosophie ne donne pas des raisons de vivre, car chercher ces raisons prouve qu'on n'en a pas. C'est, à l'inverse, la vie qui nous donne des raisons de penser. En ce sens nous sommes tous philosophes. Camus pense littéralement comme il respire.

### Commentaire d'un extrait de *Noces*.

Le texte que je vais commenter est magnifique et paradoxal. Camus avait 23 ans quand il l'a écrit. Il avait prévu très tôt de répartir son œuvre en trois étapes :

- l'absurde,
- la révolte,
- l'amour.

On dit souvent qu'il serait mort trop tôt pour aller jusqu'à la troisième étape (excepté Le premier homme, inachevé). Or Camus a été le penseur de l'amour (notamment avec Noces) avant d'être celui de l'absurde et de la révolte (de l'absurde, avec L'Étranger et le Mythe de Sisyphe ; de la révolte avec L'homme révolté). On meurt quand on meurt ; on ne meurt jamais trop tôt.

Ce texte est un texte de jeunesse, donc de sagesse. Il n'y a pas d'âge pour être jeune. Camus conserve son âge (23 ans) durablement. Il est le premier homme à penser qu'on peut avoir vingt ans quand on veut. Il suffit de regarder le monde comme si c'était la première fois. Le tout est de se laisser aller, ce « laisser aller » étant compatible avec la plus haute tenue et la plus haute exigence éthique. La philosophie de Camus est une philosophie sans concept, une philosophie de la plus belle eau.

Le but de mon explication sera de se rendre à terme inutile en vous donnant envie de le lire.

<b>Le désert</b> [extrait]	<b>Commentaire</b>
<p>Des millions d'yeux, je le savais, ont contemplé ce paysage, et pour moi il était comme <b>le premier sourire du ciel</b>.</p>	<p>Le ciel est vide. Il n'est rempli que par le soleil, grand témoin du silence du monde. Il est une façon de le regarder qui nous donne l'impression qu'il sourit. Camus fait l'expérience de notre humilité face à lui. Camus a une intuition qui est celle de la philosophie française au 20<sup>ème</sup> siècle : celle de ce que Jankélévitch a appelé le « <i>primultime</i> » (prime : premier ; ultime : dernier). Tout est à la fois premier et dernier. Chaque instant est primultime. Certes on peut dire avec les hédonistes : profitons de cet instant qui passera sans retour, mais l'hédonisme est une philosophie de l'angoisse, plus encore que le catholicisme. Dans les deux cas il s'agit de tenir chaque instant pour le dernier. C'est le même principe, qu'il conduise à la jouissance effrénée et mortifère ou à l'espoir de toucher</p>



*Le monde est beau, et hors de lui point de salut.*

= C'est peut-être la plus belle phrase de Camus. Il n'y a pas d'issue. On ne sortira jamais du ciel qui nous contient. Tout salut requiert l'abandon d'une doctrine du salut. Le salut chez Camus est immanent. « *Une sagesse où tout était déjà conquis* », et non une sagesse à conquérir plus tard. Personne ne veut être dupe (cf « la face cachée de... », « l'envers du décor » est un décor de plus). Dire : il faut aller au-delà des apparences, c'est cela le lieu commun. La vraie difficulté est de s'en tenir aux apparences, d'admettre qu'on ne sort pas des apparences ; dès lors il s'agit d'en traquer la richesse sans fin. La philosophie de Camus, qui fait constamment l'expérience de la mort, est une philosophie tragique qui renonce à l'espoir car l'espoir trahit un défaut de force. Elle est une philosophie de la joie.

A propos de l'espoir, on dit souvent qu'il est un remède à la tristesse. Les demi-habiles (les pessimistes, les athées selon Pascal) disent : sans espoir on est triste ; donc on est triste ; et puisque tu espères, tu seras déçu ; l'espoir comme source de tristesse. Camus, lui, affirme que c'est la tristesse qui est cause de l'espoir. La joie, quant à elle, se passe de l'espoir. Tel est le secret de l'équation la plus difficile à entendre : « ce qui existe, existe ; ce qui n'existe pas, n'existe pas. » On passe sa vie à fuir ce qui existe pour adorer ce qui n'existe pas. C'est le cas de l'amoureux du passé (« l'âge d'or ») et du désireux de l'avenir (« les lendemains qui chantent »). Or seul existe le présent (cf **Pascal**, *Pensées*, Brunschvicg n°172 : « *nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.* »)

« *Le monde est beau* » : quelle est cette beauté de ce monde qui n'a pas de sens ? On ne peut regarder le monde d'ailleurs, en surplomb. Toute valeur absolue (ex : LA vérité) est un abus de langage, c'est une opinion qui se prend pour la vérité. On ne peut s'abstraire du monde. Le monde n'a pas de double qui le jugerait. Nous sommes toujours juge et partie. La beauté, c'est l'insolite, le bizarre. Le moindre objet est bizarre, au sens de Baudelaire (« *Le beau est toujours bizarre* »). Le beau, ce n'est pas l'indice du vrai. Tout est beau.

La grande vérité que patiemment il m'enseignait, c'est que l'esprit n'est rien ni le cœur même, et que la pierre chauffée par le soleil ou le cyprès que le ciel découvre agrandit limitent le seul univers où avoir raison prend un sens : *la nature sans hommes. Et ce monde*

« *la nature sans hommes* » : c'est le monde débarrassé du regard qu'on porte sur lui ; il s'agit de le regarder sans préjugé, en s'oubliant soi-même les regardant. Ce sont les choses sans interprétation à l'aune de nos catégories humaines :

Cf la critique de l'anthropocentrisme et de l'anthropomorphisme par **Spinoza** dans l'*Appendice du Livre I* de l'*Ethique*. Dieu n'est pas un tyran barbu habitant le ciel et doué d'un libre arbitre, car s'il en avait, il n'aurait pas tout et ne serait pas Dieu. « *La nature sans hommes* »

*m'annihile, il me porte jusqu'au bout, il me nie sans colère.*

Dans ce soir qui tombait sur la campagne florentine, je m'acheminai vers *une sagesse où tout était déjà conquis*, si des larmes ne m'étaient venues aux yeux, et si le gros sanglot de poésie qui m'emplissait ne m'avait fait oublier la vérité du monde.

C'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter, singulier instant où la spiritualité répudie la morale, où le bonheur naît de l'absence d'espoir, où l'esprit trouve sa raison dans le corps. S'il est vrai que toute vérité porte en elle son amertume, il est aussi vrai que toute négation contient une floraison de « oui ». Et ce chant d'amour sans espoir qui naît de la contemplation peut

c'est la nature sans artifice, sans ce que l'homme y dépose pour supporter d'y vivre. Cf Roquentin dans *La Nausée* de Sartre : « on dirait la nature sans les hommes ». C'est l'accès à un monde inhumain, sans finalité dont, pour une fois, nous acceptons de ne pas être le centre. Le réel, dont nous faisons partie, ne manque de rien, sinon il ne serait pas tout à fait réel (par exemple, le paranormal, s'il existe est normal, réel et naturel, ou alors il n'existe pas.)

« sans hommes », la nature est ce dont nous acceptons de faire partie comme éléments, sans position de surplomb. Plus nous le regardons d'en haut, plus il nous est familier, puisqu'il ne contient que ce que nous y avons mis. Moins nous le regardons d'en haut, plus nous lui appartenons, et plus le monde nous est étranger. La félicité et la tristesse ont même origine : il n'y a rien à espérer. Il est des philosophes ou des humains qui, constatant que le monde est ce qu'il est, sont emplis d'une joie infinie, d'autres, d'une tristesse inépuisable. Camus affirme que, sur le néant de sens on peut produire une joie inépuisable, sans raison de vivre. Il n'est pas nécessaire d'être triste quand il n'est pas de raison de vivre. « *Ce monde m'annihile, il me porte jusqu'au bout, il me nie sans colère* » : l'indifférence du monde est sans douleur. Dieu existe-t-il ? Mauvaise question : faites-en l'expérience et vous verrez ! Autre mauvaise question : ma vie a-t-elle un sens ? Vivez et vous saurez !

aussi figurer la plus efficace des règles d'action : au sortir du tombeau, le Christ ressuscitant de Piero della Francesca n'a pas un regard d'homme. Rien d'heureux n'est peint sur son visage – mais seulement une grandeur farouche et sans âme, que je ne puis m'empêcher de prendre pour une résolution à vivre. Car le sage comme l'idiot exprime peu. Ce retour me ravit. Mais cette leçon, la dois-je à l'Italie, ou l'ai-je tirée de mon cœur ? C'est là-bas, sans doute, qu'elle m'est apparue, mais c'est que l'Italie, comme d'autres lieux privilégiés, m'offrait le spectacle d'une beauté où meurent quand même les hommes, ici encore la vérité doit pourrir et quoi de plus exaltant ? Même si je la souhaite, qu'ai-je à faire d'une vérité qui ne doive pas pourrir ? Elle n'est pas à ma mesure. Et l'aimer serait un faux-semblant. On comprend rarement que ce n'est jamais par désespoir qu'un homme abandonne ce qui faisait sa vie. Les coups de tête et les désespoirs mènent vers d'autres vies et marquent seulement un attachement frémissant aux leçons de la terre. Mais il peut arriver qu'à un certain degré de lucidité, un homme se sente le cœur fermé et, sans révolte ni revendication, tourne le dos à ce qu'il prenait jusqu'ici pour sa vie, je veux dire son agitation. Si Rimbaud finit en Abyssinie sans avoir écrit une seule ligne, ce n'est pas par goût de l'aventure, ni renoncement d'écrivain. C'est

« *parce que c'est comme ça* » et qu'à une certaine pointe de la conscience, on finit par admettre ce que nous nous efforçons tous de ne pas comprendre, selon notre vocation.

On sent bien qu'il s'agit ici d'entreprendre la géographie d'un certain désert. Mais ce désert singulier n'est sensible qu'à ceux capables d'y vivre sans jamais tromper leur soif. C'est alors, et alors seulement, qu'il se peuple des eaux vives du bonheur.

Cf **Nietzsche** : la joie n'est pas le refus de la tristesse et de la douleur. Vivre, c'est être triste, souffrir, mais il s'agit de l'accepter.

Cf plus loin : « *au cœur de ma révolte dormait un consentement.* ».

Pourquoi souffrir ? La souffrance est un fait, sans pourquoi. Il ne s'agit ni de la joie doloriste (le Paradis comme récompense de la souffrance), ni de la joie comme refus terrifié de la douleur. Chez Camus la joie est l'expérience indolore de la douleur. Ne pas souffrir dans l'espoir de récompense, ne pas fuir toute souffrance, mais faire pleinement l'expérience de tout ce que nous vivons :

Cf **Nietzsche** : « *Appris à l'école de guerre de la vie. Ce qui ne me tue pas me rend plus fort.* » (Le Crépuscule des idoles, Maximes et pointes, aphorisme n°8). Il s'agit ici de faire la paix avec l'idée même de guerre, c'es-à-dire avec la contradiction avec soi. Il s'agit d'accepter les contradictions. Il en va de la joie comme de la foi. Camus est un homme de foi. « *On peut*, disait Nietzsche, *classer les hommes d'après la profondeur de leur souffrance* ». Joie et foi se déploient malgré le monde, indifférentes aux - et conscientes des souffrances :

Cf **Nietzsche**, Le Gai savoir, § 341 : *Le poids le plus lourd* : [formulation de l'Eternel Retour comme principe éthique de sélection]

« *Que dirais-tu si un jour, si une nuit, un démon se glissait jusque dans ta solitude la plus reculée et te dise : « Cette vie telle que tu la vis maintenant et que tu l'as vécue, tu devras la revivre encore une fois et d'innombrables fois ; et il n'y aura rien de nouveau en elle, si ce n'est que chaque douleur et chaque plaisir, chaque pensée et chaque gémissement et tout ce qu'il y a d'indiciblement petit et grand dans ta vie devront revenir pour toi, et le tout dans le même ordre et la même succession – cette araignée-là également, et ce clair de lune entre les arbres, et cet instant-ci et moi-même. L'éternel sablier de l'existence ne cesse d'être renversé à nouveau – et toi avec lui, ô grain de poussière de la poussière ! » - Ne te jetterais-tu pas sur le sol, grinçant des dents et maudissant le démon qui te parlerait de la*

*sorte ? Ou bien te serait-il arrivé de vivre un instant formidable où tu aurais pu lui répondre : « Tu es un dieu, et jamais je n'entendis choses plus divines ! » Si cette pensée exerçait sur toi son empire, elle te transformerait, faisant de toi, tel que tu es, un autre, te broyant peut-être : la question posée à propos de tout, et de chaque chose : « Voudrais-tu ceci encore une fois et d'innombrables fois ? » pèserait comme le poids le plus lourd sur ton agir ! Ou combien ne te faudrait-il pas témoigner de bienveillance envers toi-même et la vie, pour ne désirer plus rien que cette dernière, éternelle confirmation, cette dernière, éternelle sanction ? »*

Le surhomme, c'est l'homme capable d'admettre et d'aimer la possibilité du retour éternel de chaque chose, y compris des plus douloureuses. Il s'agit d'aimer la vie dans toutes ses dimensions, dans toutes ses douleurs. C'est la même chose chez Camus.

La joie est sans cause, elle est première, elle est une décision, non un choix, car le choix implique l'arbitraire et peser le pour et le contre avant de prendre une décision, c'est pratiquer une arithmétique qui conduit à une préférence. Rodrigue sait déjà qu'il va choisir l'honneur. On décide avant de délibérer. « *L'action est tout.* »- Nietzsche).

La joie est *causa sui* (cause de soi), en ceci, elle est proche de la foi :

Cf **Henry Miller**, Sexus :

*« On s'arrange mieux des larmes que de la joie. La joie est destructive, on ne se sent pas à l'aise avec elle. Solitaire, la douleur ? Quel mensonge ! La douleur trouvera toujours un bon million de crocodiles pour verser un pleur en sa compagnie. Le monde est en larmes pour l'éternité. Le monde est baigné de larmes. Le rire, c'est l'instant qui passe. Mais la joie ! La joie est une sorte de saignée extatique, une infamie de super contentement qui déborde par tous les pores de l'être. On ne rend pas les gens joyeux du seul fait que l'on est joyeux soi-même. La joie trouve sa source dans l'être. Elle est ou elle n'est pas. Elle se fonde sur trop de raisons profondes pour être comprise ou pour se communiquer. Etre joyeux c'est être un fou en liberté dans un monde de tristesse et de fantômes. Comprenez ceci : la joie est toujours folle. »*

La joie est une expérience qui s'oppose au tragique de l'existence. « C'est comme ça » ! C'est ainsi ! Cette joie sereine est une joie de pure adhésion au monde .La joie et la foi se ressemblent :

<p>[Dans ce soir qui tombait sur la campagne florentine, je m'acheminai vers <i>une sagesse où tout était déjà conquis</i>, si des larmes ne m'étaient venues aux yeux, et si le gros sanglot de poésie qui m'emplissait ne m'avait fait oublier la vérité du monde.</p> <p>C'est sur ce balancement qu'il faudrait s'arrêter, <i>singulier instant où la spiritualité répudie la morale</i>, où le bonheur naît de l'absence d'espoir, où l'esprit trouve sa raison dans le corps.]</p> <p><i>À portée de ma main, au jardin Boboli, pendaient d'énormes kakis dorés dont la chair éclatée laissait passer un sirop épais.</i></p> <p>De cette colline légère à ces</p>	<p><b>Cf Pascal :</b></p> <p>«<i>Attendons par sa grâce la mort en paix dans l'espérance de Lui être éternellement unis. Vivons cependant avec joie, soit dans les biens qu'il Lui plaît de nous donner, soit dans les maux qu'Il nous envoie pour notre bien et qu'Il nous a appris à souffrir par son exemple.</i> »</p> <p>Il ne s'agit pas de la vertu rédemptrice de la douleur (l'élection est forcément arbitraire). « Parce que c'est comme ça », justement soyons joyeux. En ce sens Nietzsche est un penseur pascalien : j'ingère (et non : je surmonte) ce qui ne me tue pas. C'est moi-même – le moi – que je surmonte au profit d'une sorte de multiplicité indivisible que me constitue, qui me traverse, qui fait que je suis vivant, qui ne m'explique pas, et qui, accidentellement, de temps en temps, me donne l'illusion que je suis à l'origine de mes actes comme de mes pensées.</p> <p>« <i>une sagesse où tout était déjà conquis</i> » : Camus s'y achemine. Son éthique est une éthique de flâneur, de vagabond. La sagesse apparaît en marchant, comme les bonnes idées, selon Nietzsche. Prétendre que la philosophie est amour de la sagesse, c'est reconnaître qu'on ne la possède pas. Dès lors la philosophie est un amour fou, insensé. Beaucoup plus sage est la joie folle, qui n'est pas amour de la sagesse, mais sagesse de l'amour :</p> <p>Cf <b>Spinoza</b>, <u>Ethique</u>, Livre 5, proposition 35 : « <i>Dieu s'aime lui-même d'un amour intellectuel infini.</i> », quand nous sommes capables de nous aimer nous-mêmes au point d'aimer les autres. Il y a une mystique là-dedans, une foi dans tout cela. Une philosophie qui est amour de la sagesse est une métaphysique ; la philosophie est sagesse de l'amour, une sagesse qui est tout de suite amour.</p> <p>« <i>singulier instant où la spiritualité répudie la morale</i> » : la spiritualité repose sur le goût de l'instant, la morale sur le goût des valeurs absolues.</p> <p>Tout le monde se prend pour quelqu'un alors qu'il n'est personne. Il est plus difficile de s'attarder sur ce qu'on a sous les yeux : par exemple les kakis, figure de la plénitude qui « éclate », de la donation par surabondance, les kakis, fruits métaphoriques...</p> <p>Cf <b>Schopenhauer</b> : « <i>Notre vie oscille comme un pendule</i></p>
--	--

fruits juteux, de la fraternité secrète qui m'accordait au monde à la faim qui me poussait vers la chair orangée au-dessus de ma main, *je saisissais le balancement qui mène certains hommes de l'ascèse à la jouissance et du dépouillement à la profusion dans la volupté.*

J'admirais, j'admire ce lien qui, au monde, unit l'homme, ce double reflet dans lequel mon cœur peut intervenir et dicter son bonheur jusqu'à une limite précise où le monde peut alors l'achever ou le détruire. Florence ! Un des seuls lieux d'Europe où j'ai compris qu'*au cœur de ma révolte dormait un consentement.* Dans son ciel mêlé de larmes et de soleil, j'apprenais à consentir à la terre et à brûler dans la flamme sombre de ses fêtes. J'éprouvais... mais quel mot ? quelle démesure ? comment consacrer l'accord de l'amour et de la révolte ? La terre ! Dans ce grand temple déserté par les dieux, toutes mes idoles ont des pieds d'argile. »

**Albert Camus, Noces,**  
Gallimard, collection Folio,  
p. 67-70.

*entre la souffrance et l'ennui.* » : la souffrance du manque et l'ennui qui suit la satisfaction. Schopenhauer est un déçu de Dieu, il pense le désir sur fond de manque ; sa philosophie pessimiste est une philosophie de la dépendance (cf le tabagisme), du manque ; à l'inverse, celle de Camus est une philosophie de l'indépendance et de la plénitude. Or Camus ne juge pas celui qui conduit son existence comme ça (lui aussi, quoique tuberculeux, fumait). Il comprend cette façon de vivre, les menus plaisirs qu'on peut prendre pour atténuer la douleur de vivre. Nous sommes tous comme ça. « *Ne s'étonner de rien, ne rien mépriser, ne rien détester, mais comprendre* » (**Spinoza**). Il y a une indulgence de Camus (comme il y a une indulgence de **Guitry**, pour qui la fidélité, qualité qui n'est bonne que pour une seule personne, est une forme de l'égoïsme...). Les hommes ont besoin de se divertir (au sens pascalien) : Camus, comme Spinoza, comme Nietzsche, ne juge pas, mais comprend. Tous les moyens d'oublier qu'on va mourir sont inefficaces. Le comprendre, c'est l'essentiel.

Cf **Spinoza, Ethique, Livre IV, proposition 67** : « *la philosophie est méditation, non de la mort, mais de la vie.* » Ceux qui sont obsédés par la mort passent leur vie à essayer de penser à autre chose. Toute philosophie de la mort est une philosophie du divertissement.

Ce Le vent à Djémila (Noces, Folio Gallimard, p.29-31):

*« Je me dis : je dois mourir, mais ceci ne veut rien dire, puisque je n'arrive pas à le croire et que je ne puis avoir que l'expérience de la mort des autres. J'ai vu des gens mourir. Surtout, j'ai vu des chiens mourir. C'est de les toucher qui me bouleversait. Je pense alors : fleurs, sourires, désirs de femme, et je comprends que toute mon horreur de mourir tient dans ma jalousie de vivre. Je suis jaloux de ceux qui vivront et pour qui fleurs et désirs de femme auront tout leur sens de chair et de sang. Je suis envieux, parce que j'aime trop la vie pour ne pas être égoïste. Que m'importe l'éternité. On peut être là, couché un jour, s'entendre dire : « Vous êtes fort et je vous dois d'être sincère : je peux vous dire que vous allez mourir » ; être là, avec toute sa vie entre les mains, toute sa peur aux entrailles et un regard idiot. Que signifie le reste : des flots de sang viennent battre à mes tempes et il me semble que j'écraserais tout autour de moi.*

*Mais les hommes meurent malgré eux, malgré leurs décors. On leur dit : « Quand tu seras guéri... », et ils meurent. Je ne veux pas de cela. Car s'il y a des jours où la nature ment, il y a des jours où elle dit vrai. Djémila dit vrai ce soir, et avec quelle tristesse et insistante beauté ! Pour moi, devant ce monde, je ne veux pas*

*beauté ! Pour moi, devant ce monde, je ne veux pas mentir ni qu'on me mente. Je veux porter ma lucidité jusqu'au bout et regarder ma fin avec toute la profusion de ma jalousie et de mon horreur. C'est dans la mesure où je me sépare du monde que j'ai peur de la mort, dans la mesure où je m'attache au sort des hommes qui vivent, au lieu de contempler le ciel qui dure. **Créer des morts conscientes, c'est diminuer la distance qui nous sépare du monde(...)** »*

Plus on est lucide, plus on est triste, et plus on est joyeux (joie et tristesse : « l'envers et l'endroit »). Il nous appartient de verser dans la joie, de nous résigner ou de nous révolter. Mais, au principe de ces deux attitudes, un seul mot : le **consentement** (« au cœur de ma révolte dormait un consentement »), qui ressemble d'assez près au **contentement**.